

UNE THESE SUR LES PAYSANS DE VAUCLUSE

DE 1860 A 1939

Le 28 avril 1980 à l'Université de Nanterre, Claude Mesliand a soutenu sa thèse de doctorat ès-lettres en présence d'un public exceptionnellement nombreux de parents et d'amis mais aussi d'universitaires parisiens et provençaux. La notoriété de bon aloi acquise depuis bientôt cinq ans par le Président de l'Université de Provence avait évidemment transformé le fait assez banal qu'est une soutenance de thèse en un événement un peu plus remarqué qu'à l'ordinaire.

Il se trouve que la thèse était digne de ce surcroît d'attention.

Disons tout de suite qu'elle a été couverte d'éloges et sanctionnée par la mention « Très honorable » décernée à l'unanimité. Le règlement actuel ne permet plus que l'on ajoute la mention supplémentaire de « félicitations du jury », mais le jury aurait voulu pouvoir le faire, et il l'a déclaré par la voix de son président, Maurice Lévy-Leboyer, aux applaudissements de l'assistance.

Paysans de Vaucluse 1860-1939, la thèse est un ensemble manuscrit de quelque mille pages dont seuls les membres du jury ont à ce jour eu connaissance. On en exposera donc le contenu lorsqu'elle aura été éditée, et les lignes que nous écrivons ne prétendent porter que sur la soutenance elle-même. Au reste les lecteurs de *Provence historique* n'ont pas à découvrir les Vauclusiens, ni les grandes lignes de leur histoire économique et sociale. Ils savent que, vers 1860, l'agriculture vauclusienne était déjà complexe et orientée vers le marché industriel (garance, sériciculture) ; que ces cultures sont alors entrées dans une crise mortelle, en même temps que la vigne avec le phylloxéra ; que depuis lors s'est amorcée et réalisée une reconversion vers d'autres marchés, notamment celui des cultures maraîchères ; qu'au bout du compte vers les années 30 de notre siècle, la paysannerie vauclusienne se distinguait en France par son caractère évolutif, moderne, ouvert, ainsi que par sa prospérité. Cette histoire parcourue en trois parties (tableau vers 1860, 1860-1914, l'entre-deux-guerres) est suivie d'une quatrième partie, synthétique, sur le comportement collectif, c'est-à-dire sur les caractères sociaux, culturels, politiques, les mentalités, qui seuls permettent de comprendre cette histoire, soit qu'ils aient contribué à la déterminer, soit qu'ils aient été infléchis par elle.

Comme on l'a déjà compris, cette histoire économique est aussi une histoire humaine et veut être une histoire totale. On dira le moment venu l'étendue des documents consultés, des plus classiques aux plus ingénieux, des cadastres et des notaires aux statistiques d'immatriculation des véhicules à moteur. Mais chaque membre du jury a cru devoir faire un sort à une même catégorie de sources, les archives privées de chefs d'exploitations agricoles (livres de comptes, etc.). Elles méritent de l'être en effet comme deux fois significatives : par leur

apport, elles font une partie importante de la richesse de la thèse en permettant d'aller aussi loin que possible dans l'intimité des mécanismes économiques de base ; — par le fait que Claude Mesliand ait su les obtenir, elles en disent long sur la qualité des relations personnelles, toutes de confiance et de compréhension, que l'auteur a établies avec « sa » paysannerie. Qualité humaine de l'auteur, gage de la richesse humaine de la thèse, sympathie de l'historien avec son objet, cela a été dit et redit, la constatation s'imposait en effet, et le fait que l'auteur ne soit pas provençal importe infiniment moins que le lien à la Terre qu'il tient de sa famille proche.



Il appartenait à Philippe Vigier, rapporteur, de faire, longuement, la discussion technique de la thèse, en s'appuyant sur ses propres travaux (le *Vaucluse* figure en effet dans sa *Seconde République dans la région alpine*) et en rouvrant notamment l'inépuisable discussion engagée depuis Siegfried sur les comportements électoraux.

Pierre Guiral, sous les auspices de qui avaient débuté et la vie universitaire et la thèse de Claude Mesliand, aurait voulu celle-ci plus provençale encore, plus attentive à la question de la langue par exemple ; mais à l'éloge du travail il tint à ajouter un émouvant éloge de l'auteur, avec qui l'honnêteté et l'amitié résistent aux plus graves divergences d'engagements.

Le sociologue Henri Mendras marqua comme il convenait les différences d'éclairage entre la sociologie et l'histoire. Notant avec raison que ce qu'on retiendra de plus typique de ces analyses est l'image des actifs et prospères paysans des plaines avignonaises et cavaillonaises, il se demande si ces *Paysans du Vaucluse* ne sont pas surtout des paysans du Comtat ou de la Basse-Durance ; mettant en valeur d'autre part ce qui est dit de l'existence d'un appréciable électorat paysan communiste en Vaucluse, il souligne que le communisme rural ne saurait être réduit à un communisme de misère et d'archaïsme (cas Limousin), — et voilà qui enrichit singulièrement la problématique.

Pierre Barral était, de tous les membres du jury, celui dont les travaux personnels touchaient de plus près les thèmes abordés par Mesliand. De là une discussion riche et nourrie (syndicalisme agricole, problèmes de marché, etc.), conversation entre spécialistes et entre pairs.

Nos lecteurs provençaux ne seront pas surpris d'apprendre que l'intervention de Michel Vovelle, à la fois chaleureuse et critique, à la fois érudite et brillante, a été l'un des grands moments du débat (rôle du passé révolutionnaire ? société de tradition et société de transition ? famille ? religion ? etc.).

Enfin le président du jury, Maurice Lévy-Levoyer, spécialiste d'histoire économique, a fait porter sa contribution au débat sur ce dernier aspect des choses, où il aurait voulu, par exemple, trouver plus poussée encore une technique d'élaboration statistique déjà fort louable.

Il nous reste à signaler un trait qui s'est retrouvé dans la plupart des interventions : les paysans du Vaucluse étant ce qu'ils sont, travaillant pour le marché, ouverts plus que tous autres à la société globale, en relations constantes avec tout le monde bourgeois du négoce, vivant pour la plupart dans de gros villages fortement urbanisés, correspondent bien peu au modèle le plus répandu du paysan français ; et, en tous cas, ils peuvent malaisément s'étudier seuls, car tout contredit cette solitude. En d'autres termes, chacun attendait de ce travail qu'il en vienne à poser en termes nouveaux le vieux problème des rapports villes-campagnes.

C'est en somme l'appel que la communauté scientifique, par la voix de ce jury, a lancé à Claude Mesliand.

Mais cette perspective d'avenir ne pouvait être indiquée qu'au terme d'une appréciation plus que positive, franchement élogieuse, du chemin déjà parcouru. L'histoire du Vaucluse, l'histoire de la Basse-Provence rurale en général, et, au-delà, l'histoire des paysans dans la société française de la III^e République, viennent de faire ici de remarquables progrès.

Maurice AGULHON.